

UN COLLOQUE SUR L'HISTOIRE DES COUPES DU MONDE

Stéphane Mourlane
Université de Nice

Paul Dietschy
Université de Franche-Comté

Le Centre Régional Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH) et son directeur, Olivier Dard, ont accueilli à Metz pour un colloque organisé en collaboration avec le CIES de l'Université de Neuchâtel et avec la participation de l'Université de Franche-Comté une vingtaine de chercheurs européens afin d'explorer différents aspects de l'histoire des Coupes du monde de football. Le choix de se réunir à Metz n'a pas été anodin. C'est en effet à l'Université de Metz qu'à enseigné durant de longues années Alfred Wahl qui, spécialiste de l'Allemagne contemporaine, a été le premier à faire entrer l'histoire du football dans le champ scientifique institutionnel. Aujourd'hui professeur émérite, l'Université de Metz, au travers de cette manifestation, à laquelle il a activement participé, lui a rendu un hommage très mérité. La plupart des chercheurs présents à Metz n'ont d'ailleurs pas manqué de reconnaître leur dette aux travaux scientifiques d'Alfred Wahl. Au-delà des ouvrages de références, le CRULH a d'ailleurs eu l'heureuse idée de mettre à publier un ensemble d'articles publiés dans diverses revues et donc, de fait, pas toujours aisément accessibles.

Au cours de la première séance consacrée à « **L'INVENTION D'UN ÉVÉNEMENT MONDIAL** », Antoine Mourat a analysé **les Jeux olympiques comme propédeutique à la Coupe du monde**. L'idée directrice

de cette intervention était de montrer que la Coupe de monde de football ne s'est pas créée *ex-nihilo* mais qu'elle est la résultante de l'expérience menée autour d'une autre compétition : le tournoi de football organisé dans le cadre des Jeux olympiques depuis 1896. Si les matchs de football des premières olympiades restent marginaux, la création de la Fédération Internationale de Football Association en 1904 qui affiche dans ses statuts la volonté de mettre sur pied un « championnat international » ainsi que l'organisation par la Football Association aux Jeux olympiques de Londres en 1908 d'un tournoi disputé par de véritables sélections nationales laissent présager que le tournois olympique de ballon rond va acquérir une importance croissante.

C'est ce qui se produit à partir de l'Olympiade de Stockholm en 1912 et surtout des Jeux d'Anvers (1920), Paris (1924) et Amsterdam (1928) : l'organisation de la compétition par élimination directe, son début de médiatisation avec les premières « vedettes » européennes mais aussi sud-américaines (Andrade, Orsi...) ainsi que son impact sur le jeu lui-même (apparition et premières confrontations des styles nationaux) sont autant d'occasions pour la FIFA de s'initier progressivement à l'organisation d'évènements sportifs de grande envergure. La question du professionnalisme est également au centre des débats et des divergences de point de vue entre le Comité Olympique et la FIFA, ce qui pousse finalement cette

dernière à vouloir organiser sa propre compétition en 1930.

Stéphane Mourlane au cours de la même séance a porté son attention sur l'une des nations qui a contribué à faire de la Coupe du monde une tradition : l'Italie. En examinant la mise en scène de **l'Italie au travers des coupes du monde football**, de l'instrumentalisation politique des années 1930, aux déconvenues de l'après-guerre, jusqu'au renouveau des années 1980, sa communication a mis en résonance les performances de la *nazionale* avec les ambitions politiques de l'Italie, ses réalités économiques mais aussi avec l'image que les Italiens se font de leur pays. De la même manière, l'attention a été portée sur les enjeux de l'organisation des coupes du monde 1934 et 1990. Il faut ici sans doute retenir que la Coupe du monde de football constitue en Italie sans doute plus qu'ailleurs une mise en abyme de l'identité nationale. Se mêlent alors instrumentalisation politique et passion populaire au service de la cohésion nationale et du prestige international, deux ressorts essentiels de l'Italie post-risorgimento.

La mise en jeu de l'identité nationale a été également l'angle de réflexion choisie par Matthew Taylor pour évoquer les rapports entre **les Britanniques et la Coupe du monde**. Longtemps les Britanniques ont boycotté l'épreuve dans les années trente ou l'ont considérée comme quantité négligeable, malgré les défaites qu'ils y subissent dans les années cinquante. Toutefois, l'organisation de l'épreuve en 1966 et la victoire à cette occasion de l'équipe nationale constituent un exemple frappant de l'intrusion du sport dans la construction de la représentation nationale. Ainsi grâce à la victoire des footballeurs, les Anglais

croient conjurer le déclin de la puissance de leur pays sur la scène internationale, marqué notamment par la crise de Suez dix ans plus tôt. Dans le même temps, la Coupe du monde 1966 est celle de l'Angleterre et non du reste du Royaume-Uni : les participations de l'Ecosse à partir de 1974 s'inscriront dans un processus de renforcement de l'identité nationale écossaise.

Julien Sorez, tout en s'inscrivant dans cette réflexion, a néanmoins apporté un éclairage original à l'analyse des enjeux dans l'organisation de l'événement. En effet, **l'organisation des Coupes du monde 1938 et 1998 en France** témoigne de logique spatiale et implique des transformations du cadre et de l'organisation urbaine. Si en 1938, l'évènement a encore une portée trop faible pour inviter le Conseil de Paris à organiser une mise en scène du paysage urbain, comme il a pu le faire lors de la visite de Georges VI et d'Elisabeth en juillet 1938, l'importance que la Coupe a acquise en 1998 permet d'organiser le défilé très kitsch des « Géants ». Les Coupes du monde sont aussi des temps de réaménagement des stades et de transformation de leur utilisation et de leur identité, comme en témoigne le Parc des Princes privé de son statut d'enceinte nationale par l'inauguration du Stade de France et devenu le stade du Paris-Saint-Germain.

Au cours de la deuxième séance consacrée aux « **COUPES DU MONDE, MIROIR DES NATIONS** », Jean-Sébastien Gallois est revenu sur le cas Français en évoquant **trois générations de l'équipe de France**. De 1958 à 1998 en passant par 1982, les équipes de France qui ont brillé au cours des phases finales sont le reflet d'un creuset national et le reflet des différentes strates migratoires. Se pose alors la question d'une approche différenciée en fonction de la génération et de

l'origine quant à la signification d'une sélection en équipe de France. À un autre niveau, l'attention doit être portée sur l'impact et les effets à terme de l'image produite par cette diversité par le biais en particulier d'une médiatisation croissante.

Cette problématique a été enrichie par Yvan Gastaut qui, à propos de la **Coupe du monde 1998**, évoque **le retour d'un patriotisme à la française**. Analysant les conditions de l'historicisation de l'événement sportif, la communication met l'accent sur le fait que la victoire de l'équipe d'Aimé Jacquet est apparue comme le révélateur de la diversité culturelle du pays. Au nom des vertus « intégrationnistes » du football, Zinedine Zidane est devenu la figure incarnée et durable d'une République ravie de se sentir soudain multiculturelle : « black, blanc, beur ». Toutefois, cette passion identitaire n'est pas allée pas sans trahir les vicissitudes de l'opinion autour des questions sensibles du rapport aux origines et de l'ethnicité. Il reste néanmoins que cette coupe du monde constitue véritablement un moment antiraciste qui dans l'histoire du pays semble répondre au moment antisémite suscité un siècle plus tôt par l'affaire Dreyfus.

Raffaele Poli et Roger Besson insiste sur ce jeu d'image au travers de **la promotion du territoire allemand dans la presse francophone à l'occasion de la Coupe du monde 2006**. Au travers de six journaux francophones (*Le Monde*, *Libération*, *Le Soir*, *La Dernière Heure*, *Le Temps*, *Le Matin*) issus de trois pays européens (France, Belgique, Suisse), il s'agissait d'examiner dans quelles proportions la Coupe du Monde et son organisation sont évoquées dans la presse et quelle place est accordée au pays hôte. Le territoire allemand et ses composantes y apparaissent

comme élément de contexte au sein d'articles centrés sur les enjeux sportifs mais aussi comme faisant l'objet d'un traitement médiatique spécifique. Ici les médias participent à un véritable transfert culturel en véhiculant un grand nombre d'informations, mais aussi d'idées reçues, sur le pays hôte. Si ce dernier peut en percevoir les dividendes financiers grâce au développement du tourisme, le principal gain repose sur le capital image généré par l'événement sportif.

Pour Olivier Chovaux, les **styles de jeu** ont souvent été associés à la question des représentations alimentant ainsi une pensée stéréotypée de l'altérité. A partir de l'analyse de la presse française de l'entre-deux-guerres, Olivier Chovaux relève l'absence de mention d'un style de jeu français quand les commentateurs vantent la qualité des styles anglais, danubien ou encore italien. Le football français, fort numériquement, n'en est encore qu'à ses balbutiements quant à son développement technico-tactique. L'histoire du jeu, thème pour lequel plaide depuis de nombreuses années Alfred Wahl, n'est toutefois pas aisée à faire : il convient de dépasser l'ornière des représentations produites par un cénacle de journalistes lettrés (dans les années vingt et trente), pour s'attacher à une étude des conceptions et mises en œuvres tactiques sur le terrain de jeu.

Sur le thème de « **L'ARGENT DE LA COUPE DU MONDE** », Heidrun Homburg propose un exposé très complet sur **les aspects financiers de la Coupe du monde**. La compétition est en effet intrinsèquement liée au développement de l'organisation internationale. Jusque là en effet, la FIFA vit essentiellement des cotisations et des pourcentages sur les matches

internationaux que lui versent les fédérations nationales affiliées. A partir de 1930 et 1934, puis 1950, la Coupe du monde va devenir une véritable poule aux œufs d'or qui ne va cesser de prospérer avec le développement des retransmissions télévisées à partir de 1954. Le saut quantitatif des droits télévisés payés pour la Coupe du monde multipliés par dix entre 1998 et 2002 a encore renforcé ce lien fondamental.

Pierre Lanfranchi montre bien ensuite que **la construction des stades** à l'occasion des phases finales correspond au souci de la FIFA d'assurer sa pérennité financière et offre aux pays désireux de renforcer leur identité nationale (Uruguay, Brésil) ou de s'affirmer sur la scène diplomatique (Italie) une occasion de réaliser des stades d'une modernité et d'une capacité inédites. A contrario, la France de 1938 a peu investi dans les stades de la Coupe du monde : choix du Front populaire et de son sous-secrétaire d'Etat aux Sport et Loisirs, Léo Lagrange, cette option est aussi celle d'un pays qui rayonne encore et aussi dans d'autres domaines que le sport.

Les médias participent à l'évidence à l'accroissement des enjeux financiers. Fabio Chisari étudie dans ce domaine les différents enjeux qui structurent la relation entre la Coupe du monde de football et la presse écrite, la radio et la télévision dans les années 1970. La télévision joue un rôle majeur en proposant une nouvelle forme de cérémonialité. Jean-François Diana insiste sur l'évolution du discours narratif par la télévision en dégagant trois périodes. De 1954 à 1962, le récit médiatique commente l'événement puis s'établit entre 1966 et 1982 une mise en relation tandis qu'à partir de 1986, le récit médiatique intervient dans le cours des événements.

Enjeu financier certes mais aussi enjeu symbolique, la **philatélie** constitue un champ d'étude original et varié que Didier Rey continue d'explorer avec bonheur et brio. Dès 1934, l'émission de timbre devient une source de revenus non négligeables comme en témoignent les séries produites par l'Italie fasciste mêlant le ballon rond aux réalisations et à la propagande du régime. Aujourd'hui, le thème de la Coupe du monde représentent en année de mondial jusqu'à 7 % des thèmes choisis dans le monde pour illustrer les timbres et des séries richement décorées constituent des sources de revenus pour les petits pays qui les émettent.

La dernière séance du colloque a été consacrée aux « **NOUVEAUX ACTEURS ET NOUVEAUX ENJEUX** ».

Sur ce point l'intervention de Loïc Ravenel et Pascal Gilon, en proposant **une géographie des Coupes du monde**, a mis opportunément l'accent sur la mondialisation du phénomène autour d'un système construit par la FIFA et très territorialisé. Toutefois, selon les auteurs, le système westphalien de l'Etat-nation qui, à l'exception des fédérations du Royaume-Uni, dessine la carte du football connaît peut-être une inflexion avec l'entrée de territoires non-souverains comme Tahiti au sein de la FIFA et pourquoi pas, dans les années à venir du Groenland.

Toutefois depuis le début des années 70, l'ouverture de la Coupe du monde s'est surtout faite en faveur des pays du Sud. Paul Dietschy, en analysant la portion congrue réservée au « **Tiers monde** » du **football dans les Coupes du monde** de 1930 à 1974, montre que l'attitude de la FIFA a pu varier en fonction

de la solidité et de la légitimité acquise par la fédération et de la pérennité et de l'attractivité de la compétition. Di la FIFA cherche à attirer, voire à créer des fédérations aux Proche-Orient dans les années trente, elle se montre beaucoup plus réservée à l'égard des nouveaux venus asiatiques et africains à la fin des années cinquante et soixante. Le discours volontiers paternaliste de Stanley Rous et de son secrétaire-général et les résistances européennes alimentent cette réticence et les incompréhensions avec le Tiers monde footballistique.

Claude Boli revient sur **l'affirmation des pays africains dans les Coupes du monde de football depuis 1974**. S'opposant à l'idée d'un football africain, puisqu'il existe bien davantage des Afrique qu'une Afrique, il revient sur les contradictions de sélections incarnant le temps d'un match les fragiles Etats-nations du continent noir, composées souvent de joueurs nés en Europe ou y ayant vécu l'essentiel de leur vie et entraînés par des experts occidentaux. De même, il analyse le jeu des représentations empruntant parfois à l'imaginaire colonial et auquel se prêtent souvent les joueurs, soucieux de faire le spectacle au nom d'un folklore plus ou moins authentique : danses et chants seraient ainsi les attributs « naturels » des joueurs africains et les médias occidentaux les retransmettent à l'envi.

L'élargissement n'est pas seulement géographique. Xavier Breuil évoque ainsi la genèse et l'essor des **Coupes du monde féminines**. Pratiqué dans la clandestinité depuis l'entre-deux-guerres, le

football féminin réapparaît officiellement au cours des années 1970, à la faveur des mouvements féministes. D'emblée, les femmes s'inscrivent dans une dynamique internationale : des formations européennes, nord-américaines et du Sud-Est asiatique s'affrontent dans le cadre de compétitions, d'abord organisées par des fédérations dissidentes puis, à partir de la décennie 1980, par la fédération internationale et les organisations continentales qui lui sont affiliées. Cette pratique féminine propose alors une alternative à l'ordre footballistique établi : joueuses scandinaves, chinoises ou encore américaines permettent ainsi à leur pays respectif, jusque-là demeurés en retrait des grandes épreuves, d'intégrer le concert des grandes nations du football. La Coupe du monde de la F.I.F.A., organisée pour la première fois en 1991, offre ainsi une perspective stimulante pour envisager cette nouvelle hiérarchie du ballon rond. En privilégiant ses aspects politiques, culturels mais aussi sportifs, nous essayerons de déterminer dans quelles mesures cette compétition a contribué à l'émergence d'une nouvelle géopolitique du football.

En conclusion de la rencontre Alfred Wahl a pu constater la vivacité et le renouvellement des études dans le domaine de l'histoire du football.